

NOTES DE LECTURE

Anne-Marie Mamontoff

TSIGANES ET REPRÉSENTATIONS SOCIALES.

Méthodes de recherche et problématisation,

**Bruxelles-Fernelmont, Éditions modulaires européennes,
collection « Proximités / Sociologie », 2010, 214 pages.**

D'entrée de jeu, l'auteur, professeur à l'université de Perpignan, expose les deux objectifs du présent ouvrage ; « Mettre en lumière l'impact de la sédentarisation sur l'organisation et les modes de vie » des tsiganes de Perpignan, « et montrer que ces pratiques sont à l'origine de différents types de transformations des représentations sociales » (p. 7). Étroitement imbriqués, ce double changement est abordé tout au long des sept chapitres.

Le premier, consacré aux représentations sociales, est très méthodologique. Il a pour but de montrer la nécessité de s'appuyer sur la psychologie sociale pour pallier les insuffisances de la sociologie et de l'anthropologie pour mieux comprendre la communauté tzigane perpignanaise. Place ensuite à une « socio-histoire » générale des tsiganes, ou gitans, qui décrit comment cette communauté indienne née vers l'an mille de notre ère, totalement nomade à l'origine, victime de tentatives d'expulsion avant de subir une assimilation forcée, se sédentarise peu à peu. Le troisième chapitre se focalise sur le mode de vie des tsiganes perpignanaise décrit sous ses différents aspects, montrant que persiste un écart significatif entre les « voyageurs » – en vérité « semi-sédentaires » dans la mesure où ils ne voyagent pas en hiver –, de moins en moins nombreux, et les sédentaires. De ses études effectuées tout au long des deux dernières décennies, il ressort néanmoins des modifications dans les comportements des uns et des autres et même, dans certains domaines, comme le mariage ou l'usage désormais généralisé des médicaments, des deux groupes. Ces pratiques nouvelles modifient la représentation que les gitans ont d'eux-mêmes, ici étudiée en détail à travers des enquêtes de terrain détaillées. L'auteur en déduit que, pour les sédentaires, le changement radical de ces « pratiques met en cause actuellement l'identité même du groupe alors que « concernant les nomades, le changement relatif paraît renforcer leur identité » (p. 103).

Les trois derniers chapitres approfondissent l'évolution des représentations dans des domaines particulièrement significatifs : le travail et l'école.

En effet, traditionnellement, le premier est libre et ne sert qu'à permettre la survie du groupe. Quant à la seconde, traditionnellement, aux yeux des tsi-ganes, elle ne sert à rien : les enfants sont formés par leurs parents aux tâches qu'eux-mêmes ont apprises de leurs propres parents. Pourtant, la sédentarisation amène cette communauté à accepter le travail salarié (qui concerne plus les hommes mais dont le principe est mieux accepté par les femmes), donc effectué au service d'un patron ou d'une entreprise aliénant la liberté tant valorisée. Ce travail n'est donc envisagé que comme « un moyen de survie dans un contexte de liberté » (p. 120) qui ne doit pas empêcher que soit préservée l'identité. Quant à l'école, elle est surtout envisagée comme un moyen de toucher les allocations familiales, d'où une attitude peu constructive à son égard et un fort absentéisme des élèves qui ne sont pas propres à assurer leur réussite, au demeurant jugée secondaire.

Au final, Anne-Marie Mamontoff juge néfaste l'inéluctable sédentarisation de la communauté tzigane qui affaiblit ses valeurs identitaires et la solidarité à l'intérieur du groupe et ouvre la voie à la délinquance et à la « ghettoïisation, stigmatisant encore plus ces populations » (p. 201). Au total, un livre intéressant sur les mécanismes de la perte d'identité d'une population qui n'a pas su s'adapter – ou qu'on a pas su aider à s'adapter – au monde moderne.

Philippe Guillot

Université de la Réunion (IUFM).

Jean-Luc Roques

LA FIN DES PETITES VILLES.

Une modernité envahissante,

Paris, L'Harmattan, 2009, 222 pages.

Si la « petite ville », souligne à juste titre Franck Chignier-Riboulon dans sa préface, demeure « souvent associée, dans nos représentations collectives, à l'espace rural et aux relations avec les campagnes d'autrefois », « l'image d'une complémentarité, d'une qualité de vie, d'un mode de traditions et de proximité est toujours très présente dans l'esprit des habitants de grandes agglomérations [...], rappelant, parfois non sans raison, une sociabilité considérée comme perdue, bien que très probablement surévaluée » (p. 9).

L'ouvrage se compose de huit chapitres, eux-mêmes structurés en deux parties. La première traite de la modernité expansionniste et triomphante : celle-ci, par le biais à la fois de l'urbanisation et de la métropolisation, des

moyens de communication et d'échange, de l'individualisation et de nouveaux rapports sociaux, a exercé – notamment depuis la seconde moitié du XX^e siècle – de fortes pressions, a modifié pour une large part l'armature de la société et, dans ses franges les plus radicales, a fait œuvre de « fossoyeur », imposant la pensée rationnelle, l'idéal du progrès et la spirale de consommations et de loisirs standardisés, dénonçant pêle-mêle l'archaïsme, le clientélisme ou l'hypocrisie ambiante, montrant du doigt des entités moribondes en proie à la mesquinerie, à l'ennui ou aux querelles de clochers. La situation sur le terrain est en réalité plus complexe et fait apparaître des « logiques oscillatoires » (songeons aux couples attrait/résistance, adhésion/rejet, libération/alienation) qui, selon les circonstances, peuvent s'affronter, se superposer ou s'ignorer. On parlera ici, corrélativement à la montée de l'incertitude, de « tiraillements », d'« ambivalences » ou de « mouvements de balancier ».

Une fois cet éclairage proposé, place à l'examen d'un certain nombre d'enjeux ou de dilemmes identitaires, en particulier : croître ou rester stable ; culture élargie ou spécifique ; hypermobilité ou enracinement ; accès poreux ou rigides. Sont ainsi évoqués, exemples à l'appui, les risques de crispation ou de désintégration, de dislocation ou d'atrophie, de déstabilisation ou de rétraction, de fragilisation ou de contraction. Le choix « entre la peste et le choléra » ne conduit-il pas, dès lors, sinon à la fin, du moins au crépuscule de ces petites villes, contraintes d'arbitrer entre dilution et perte de repères d'un côté, fossilisation et repli communautaire de l'autre ?

Une contribution, on l'aura compris, bien informée, de qualité et, ce qui ne gâte rien, agréablement rédigée.

Gilles Ferréol

Université de Franche-Comté,
C3S (Culture, sport, santé, société).